

George Bryan Brummell fut le prince des dandys, dit-on. Il fut aussi et surtout un individu grossier, égoïste, agressif, ironique, cynique, malpoli, menteur, escroc, insultant, arrogant, suffisant, prétentieux – et, bien sûr, content de lui et ne vivant que pour reprocher aux autres leur mauvais goût, leur inélégance, leur fatuité, leur manque d'éducation. Ce personnage réel, recouvert par son mythe et sa légende, fut l'étoile brillante de la société mondaine anglaise pendant une vingtaine d'années, avant d'être pendant un quart de siècle, sur le sol français, d'abord à Calais, puis à Caen pendant dix ans, un pitoyable personnage, un raté minable, un pique-assiette mal élevé, un misanthrope syphilitique, un gâteux bavant sur lui, puis un demi-fou enfermé à l'asile.

Comment un homme si détestable a-t-il pu devenir le personnage *conceptuel* du dandysme pensé comme une éthique de l'élégance et de l'aristocratie, du bon goût et de la singularité?

De quelle manière cet adulte, qui ne fut jamais qu'un gamin mal élevé, est-il devenu l'incarnation du poète de l'existence? Par la grâce d'un autre dandy, Jules Barbey d'Aurevilly, le lion de Saint-Sauveur-le-Vicomte, le catholique monarchiste qui communie comme d'aucuns se rendent au musée devant la peinture d'un grand maître de la Renaissance, le furieux colérique tutoyant le diable, l'auteur en 1844 d'un petit livre publié à Caen, intitulé *Du dandysme et de George Brummell*. Brummell fut un déchet; Barbey en fit un astre noir; Baudelaire, un feu latent qui pouvait rayonner, mais ne voulut pas.

George Bryan Brummell naît le 7 juin 1778 d'un père roturier, secrétaire particulier d'un lord. La roture fut sa blessure. Il se voulut roi à la place du roi, autrement que le roi : le sang bleu coule dans les veines du prince et le destine au trône; le sang du dandy est carmin, pourpre, banal; il ne pourra rien espérer d'autre que ce qu'il entreprendra pour être. Il se construira donc, comme un royaume, un empire : il se voudra le roi de lui-même à défaut

d'être celui de sujets. Puis il le pourra, car le roi lui permettra de régner lui aussi à sa manière par ses excentricités, ses élégances, ses bons mots. Quand le monarque décide que le bouffon ne l'amuse plus, l'altesse montre que le roi, c'est lui. Dès lors, Brummell entame une descente aux enfers : il n'avait jamais été autre chose que l'ombre d'un spectre royal lui conférant l'être; désormais, privé du regard qui le faisait être, seul devant son miroir, après un baiser de la mort donné dans les règles de son art de mordre, il en traverse le tain pour se rendre de l'autre côté.

Mort de sa mère en 1793, mort de son père en 1794 – il a 15, puis 16 ans. Brillant élève au collège d'Eton, on le présente au prince de Galles, le futur roi George IV. Le jeune homme a 16 ans; le futur monarque, 32. L'ancien boit comme un trou, joue sans retenue, couche compulsivement, il est la femme des hommes et l'homme des femmes; le jeune entre dans un régiment de hussards. J'aime que l'un de ses biographes, qui, pendant la seconde guerre mondiale, a reconstitué ses vingt années dans Caen en repassant dans tous les lieux qu'il avait hantés, écrive que, certes, il fut le favori de George IV, mais « de là à lui prêter le bilbo-

quet et les mœurs d'Henri III et de ses mignons »...

En 1798, son régiment quitte la capitale pour Manchester, autant dire la province. Il a 20 ans; cet orphelin roturier, fils de roturier, évolue dans les milieux mondains, snobs, huppés, aristocratiques. Il est le favori du futur roi qu'il accompagne comme un fils turbulent. Il n'a pas envie d'aller se perdre aussi loin : une ville industrielle, ouvrière, avec des mouvements sociaux à réprimer! Il sollicite la faveur du prince de Galles pour une nomination à Londres; réponse négative du futur roi qui rappelle à son capitaine de hussards, compagnon d'orgies, qu'il a des devoirs. Brummell donne sa démission; le prince parle de Manchester, le dandy l'arrête et dit : « Mais vous n'y serez pas, monsieur! » Touché! Démission acceptée, le favori reste auprès de son monarque – le roi garde son bouffon à portée de la main.

Commence alors la carrière de dandy à proprement parler. Nous sommes à deux ans du nouveau siècle, le XIX^e. La mort de ses deux parents l'a laissé orphelin, certes, mais avec une fortune considérable. Le capital hérité lui aurait permis de vivre sans problème une existence à l'abri des difficultés. Mais il ne dépense

pas : il abandonne cette trivialité aux jobards qui le nourrissent. Il paie cette mendicité en habits de luxe, en gants beurre frais, en habits de bonne coupe, en saillies, en bons mots, en traits d'esprit en société. Brummell est le salarié du roi : il loue sa force de travail verbale à un employeur qui le rétribue en nature.

L'homme qui mange dans l'assiette des Grands décide de ce qu'on y met. Chez les ducs et duchesses où il dispose de son rond de serviette, on lui demande d'arbitrer les élégances. Il se croit roi parce qu'il s'assied à leur table, mais c'est une tolérance du souverain qui consent à ce qu'un majordome ayant de l'esprit prenne place à ses côtés. Majordome de luxe, échanton des têtes couronnées, maître d'hôtel de l'aristocratie anglaise, il reste un domestique ayant de la repartie, certes, habillé de façon chic, bien sûr, mais un domestique. Brummell est le prolétaire du roi comme jadis Triboulet à la cour de François I^{er} ou L'Angély à celle de Louis XIII, ou bien Yorick chez Shakespeare, sinon Rigoletto chez Verdi inspiré par Hugo. Tous les pouvoirs disposent de leur bouffon. Dans l'Olympe, déjà, Momos annonce Brummell : fils de la nuit et des ténèbres, frère de la mort et du sommeil, il se

moque des dieux qui, un jour, lassés, l'envoient railler ailleurs. Traditionnellement, la peinture le montre levant le masque, tenant à la main une marotte, symbole de la folie. Avec le masque du fou, le destin du dandy se trouve déjà chez Hésiode.

George Bryan Brummell se fait surtout remarquer à la cour par son insolence, une réelle méchanceté qui fait et défait les hommes. Il manie la langue avec habileté, mais c'est une langue de vipère. Il tue symboliquement dans un monde où tout est étiquette, rituel, symbole. Il porte au pinacle et envoie au caniveau. Sa morsure classe ou déclasse, mais toujours au profit du roi, au bénéfice de la cour : quand il voudra injecter son venin pour son compte, il sera, comme Momos, prié de quitter les lieux. Porté au pinacle par le prince devenu roi, il sera, par caprice monarchique, envoyé au caniveau – de Caen en l'occurrence. Brummell se croit libre, mais il mord sous contrôle.

Dans sa période flamboyante et flamboyante, Brummell a beaucoup envoyé au tapis – mais la légende oublie de dire qu'il a aussi beaucoup goûté le paillason lui-même... « Il ne supportait pas la moindre faute de goût dans la tenue,

tant physique que morale », écrit son biographe Jacques de Langlade dans *Brummell ou le Prince des dandys*. On verra bientôt combien ce personnage accumula au contraire les fautes de goût tant dans la tenue physique que sur le terrain moral. Pour l'heure, il vient d'avoir 20 ans, il est en odeur de sainteté dans l'enfer des cours aristocratiques. On tolère le roturier parce qu'il joue le jeu de l'aristocratie et blesse dans ce camp ceux qui n'en respectent pas l'étiquette. Brummell croit être drôle et intelligent, malin et subtil, souverain et libre, alors qu'il effectue la police du milieu qui l'appointe et exige de lui le rappel à l'ordre du malappris qui prend des libertés avec les codes.

Un homme vêtu de façon extravagante entre dans le salon où il se trouve avec quelques amis, Brummell le dévisage derrière son face-à-main – en fait, un banal lorgnon emmanché. Il ironise sur son vêtement. Rires de l'assemblée. Étonnement du jeune homme demandant ce qu'on peut reprocher à son manteau. Réponse de Brummell : « Au nom du ciel, mon ami, ne confondez pas les mots ; ceci n'est pas plus un manteau que ce n'est un chou-fleur. Si c'en est un, que je sois damné ! » Mort du quidam ; triomphe du railleur. Une autre fois, en prome-

nade avec un duc dans Hyde Park, il demande à l'un des Grands du royaume d'Angleterre ce qu'il porte aux pieds. Le duc d'Argyll s'étonne et répond que, bien sûr, ce sont des chaussures. Saillie du dandy : « Ah bon, je pensais que c'étaient des pantoufles. » Un soir où l'on servait du mauvais champagne dans une soirée mondaine, il profite d'une pause dans la conversation pour appeler son valet de chambre, lui tendre son verre, et dire : « John, donnez-moi un peu de ce cidre. » Dans le même dîner, il pose l'une de ses tabatières sur la table du salon. L'évêque de Winchester en profite pour lui prendre une pincée de tabac. Brummell tend la tabatière à son valet et lui demande de jeter au feu le reste de tabac.

Brummell agit pareillement avec les bourgeois qui singent la noblesse. Mais une même logique l'anime, sans qu'il s'en rende compte : rendre la monnaie de leur pièce aux enrichis soucieux que les codes respectés dans le monde inaccessible de l'aristocratie le soient dans leur monde enrichi. Le quidam ayant fait fortune dans le commerce des bois, des épices, le marchand, l'armateur, l'épicier, le négociant, le fournisseur, l'intermédiaire qui amassent des fortunes avec leurs négoce, s'offrent le bouffon